

WALKOWIAK GILLES

UNE NOUVELLE DU CYCLE
"FRISSONS GOURMANDS"

Lady Cheddarton



[HTTPS://GILLESWALKOWIAK.JIMDO.COM/](https://gilleswalkowiak.jimdo.com/)

Brian Sterling savourait sans réserve la brûlure du soleil sur sa peau pâle. Du sommet du Tor¹ le plus haut de la région, il admirait la campagne du Dartmoor. Le temps était magnifique. Il s'assit sur le gros rocher, sortit de sa besace une belle miche de pain et un gros bout de fromage. Il but goulument une rasade de vin à même sa gourde. Quelle ballade magnifique ! Il distinguait au loin les hautes tours de Greytowers, la demeure de sa tante. Il était parti tôt ce matin. Vers 10 heures, ce qui, pour lui, correspondait aux aurores. Il avait voulu s'éloigner du château et de son ambiance étouffante. Trop de monde, trop de disputes, trop de haine ordinaire.

Certes, il savait où il mettait les pieds. Il ne pouvait pas se plaindre, de toute façon. Il était, selon les mots de sa tante, un parasite. Elle l'avait qualifié, au repas de la veille, de bernard l'ermite. Elle avait ce talent rare, développé au fil des ans, de toujours trouver les petites phrases qui blessaient. Elle avait élevé au rang d'art l'insulte élégante et distinguée, et parvenait toujours ou presque à humilier son interlocuteur avec raffinement, ne se dépareillant jamais de son sourire et de ses manières de Lady. Heureusement pour lui, Brian s'en moquait complètement. Il assumait complètement son statut d'oisif, et s'amusait même de l'agacement de sa tante. Cette dernière, de toute façon, détestait tout et tout le monde. Alors, pourquoi se formaliser et tenter de lui plaire par tous les moyens, comme le faisaient tous les autres de la famille. Essayer de récupérer l'héritage énorme qu'elle laisserait ? La vieille bique n'était pas sensible à la flagornerie, et bien malin celui qui pouvait deviner ce que deviendrait sa fortune à sa mort. En attendant, le jeune homme avait décidé de ne plus jouer les flatteurs, et de se contenter de profiter de ses avantages de neveu gâté. Il était donc venu passer l'été à Greytowers, où il pouvait profiter de la campagne, du confort de la demeure et de la qualité hors norme de la cuisine de Gladys, la domestique de sa tante. Après tout, il était logé, nourri et blanchi, dans un décor magnifique. Cela valait bien de supporter les sarcasmes de son aïeule, et les sales tronches de la cohorte de suiveurs et de profiteurs qui squattaient le château. Il sourit en pensant au reste de sa famille. Ils le détestaient. Et il le leur rendait bien. Tous des cloportes. Au moins, lui avouait franchement les raisons de sa présence à Hightowers. Les autres suintaient la condescendance et la fausse fibre familiale. Enfin, la vieille mourrait bientôt, et on verrait bien, ce moment là, comment évoluerait la situation. En attendant, autant se la couler douce et prendre ce qu'il y a à prendre. Sur ces paroles sages, il reprit une bonne gorgée de vin, s'allongea et s'endormit presque immédiatement, bercé par la chaleur enivrante du soleil de juillet.

Il se réveilla la bouche pâteuse deux heures plus tard, se rinça le gosier d'une bonne lampée de rouge, se leva et se remit en marche pour rejoindre le château, qu'il atteignit en fin d'après midi. Gladys avait dressé une grande table dans le parc, pour servir le thé. Toute la famille était rassemblée. Brian rit intérieurement en voyant le tableau : ces sangsues ne pouvaient envisager de laisser l'aïeule seule plus de dix minutes, comme si elle allait profiter d'une seconde d'inattention de leur part pour rédiger à la sauvette un testament secret qui les enverrait tous sur la paille. Alors, ils la collaient, à longueur de journée. Et elle s'en amusait beaucoup. Elle avait ainsi à volonté une horde de victimes consentantes, prêtes à subir ses affronts avec le sourire. Bien entendu, à l'heure du thé, ils étaient tous là, entourant suavement Abigaël Cheddarton, la patriarche : Robert, le frère raté, et sa femme Myriam avec son horrible petit chien hystérique, Julia, la nièce dépressive et célibataire à vie, cible préférée de sa vieille tante, Stuart, le seul de cette bande de faux cul qui avait réussi dans la vie par ses propres moyens, et qui venait à Greytowers par sentiment d'obligation familiale, Craig, joueur invétéré, endetté jusqu'au cou, coureur de jupons insatiable, qui, comme d'habitude, avait

¹ Formation rocheuse située en haut des collines, paysage typique du Dartmoor

ramené une jeune femme délurée, Katja, qui parlait un anglais à peine phonétique, avec une conviction remarquable.

Et Brian complétait ce triste tableau. Il prit place sans un mot aux côtés de Stuart. De tous, c'était celui dont il supportait le mieux la compagnie. Plus que leur âge, c'était leur ostensible refus de jouer le jeu de la flatterie systématique qui les rassemblait. Il s'apprêtait à glisser un mot à l'oreille du jeune homme quand sa tante l'interrompit :

- Brian, votre ballade fut-elle bonne ? Vous avez bonne mine, en tous cas. Le rouge vous va à ravir.
- M'éloigner de votre cour de rampants pendant quelques heures m'a fait un bien fou. Je n'avais plus l'habitude de l'air frais. Cela explique peut-être mon teint.

Robert manqua de s'étouffer avec sa gaufrette à la marjolaine.

- Brian, je te prierai de nous respecter. Je suis ton oncle, quand même, et si ta mère était encore là, elle te dirait de...
- Ma mère était une femme bien. Et si elle était encore là, elle me dirait de respecter les gens qui se respectent eux-mêmes, ce qui n'est pas le cas de cinq personnes sur huit, à cette table.

Avant que Robert et les autres n'aient le temps de compter pour savoir qui devait se sentir insulté, Brian se leva et lâcha, avant de s'en aller :

- Bon, la journée a été excellente, la campagne était magnifique, et je regrette déjà d'être rentré. Surtout que je dois vous retrouver dans moins de deux heures, pour le dîner. Je n'ai aucune raison de m'imposer ce cirque plus longtemps, juste pour du thé et des gaufrettes, aussi excellentes soient elles. Je préfère aller lire au soleil.

Il s'éloigna sans se retourner. S'il l'avait fait, il aurait pu voir les yeux amusés, cruels et méchants de sa tante qui ne le quittaient pas.

.....

La grande horloge du salon sonnait sept heures. Julia était déjà assise. Elle arrivait toujours la première aux repas, comme si elle craignait que les autres ne parlent dans son dos en son absence à table. Elle n'avait de toute façon rien d'autre à faire. Car Julia s'ennuyait plus qu'il n'était possible de l'imaginer. Elle vivait en permanence à Greytowers, avec Lady Cheddarton, et jouait de ce fait le rôle de souffre douleur permanent de cette dernière. Elle était la plus jeune fille de Richard, le frère décédé de la patriarche, et la sœur de Stuart et de Craig, de ce fait. Mais autant les deux jeunes hommes étaient, chacun dans leur style, plutôt séduisants et à l'aise en société, autant elle était à la frontière de l'autisme, ne parlant que très rarement, semblant constamment écrasée par la présence encombrante de sa tante, qui avait accepté de s'occuper d'elle à la mort de ses parents, et qui s'en était octroyé le droit de l'humilier le plus régulièrement possible. Elle souffrait de plus d'une forme de syndrome de Tourette, qui la faisait parfois pousser de petits cris incongrus.

Julia ne se retourna même pas quand les autres entrèrent dans la pièce pour s'asseoir à table. Comme d'habitude, Abigaël Cheddarton prit place la dernière, et agita sa petite cloche à l'intention de Gladys, signe que le repas pouvait commencer.

Tous abordaient ce moment avec des sentiments mitigés. La vieille dame n'était jamais aussi méchante qu'à l'occasion du dîner. Elle s'acharnait méthodiquement et avec cruauté sur chacun de ses invités, souvent un par un, parfois tous ensemble. C'était son jeu, sa grande récréation. Un grand moment de solitude pour la victime désignée. Mais ils devaient aussi reconnaître que c'était les meilleurs repas qu'ils aient jamais fait. Gladys était un véritable cordon bleu. Et la fortune de sa maîtresse lui permettait de sélectionner les meilleurs produits, de faire cuire les meilleures viandes. Aussi, quand elle annonça pour le menu un velouté d'asperges, un veau à la Orloff, et une mousse de framboise, les sept convives sourirent d'aise. Seule Lady Cheddarton ne sembla pas transportée. Elle aiguisait ses réparties et cherchait du regard celui ou celle qui pourrait subir ses premières foudres. Elle finit par se décider pour Craig, pour commencer.

- Alors, Craig, dites-moi. J'ai cru vous entendre évoquer hier vos projets de voyage en Amérique. Vous vous lancez dans le trafic d'esclave, ou vous devez fuir un usurier européen ? A moins qu'un mari cocufié par vos soins en ait après vous ?

Comme toujours après une telle introduction, la température de la pièce baissa de quelques degrés. Craig n'était pas le plus fragile de tous, mais il n'aimait pas plus que les autres ces petites séances d'humiliation. C'était celui qui avait le plus besoin de l'argent de sa tante, et il jouait le jeu pervers organisé par celle-ci, par obligation. Il esquissa un petit sourire poli, alors que Gladys leur versait le nectar d'asperges, qui sentait divinement bon.

- Non, ma tante. Un ami m'a juste proposé de l'accompagner en Jamaïque, où il envisage de développer un réseau de vente de sucre. J'y vois une bonne opportunité de gagner beaucoup d'argent. Mais je n'ai pas encore pris ma décision. Je ne sais pas si je peux abandonner comme ceci ma famille, mes amis, mon pays.
- Les trois se porteront bien mieux sans vous, mon très cher neveu. C'est pour la Jamaïque, qu'il faut s'inquiéter. Votre ami a-t-il conscience de votre incapacité totale à assumer la moindre responsabilité, ainsi que la plus infime charge de travail ? Ou peut-être compte-t-il faire de vous son organisateur de nuits dissolues, de coucheries obscènes et de beuveries sans fin ?

Pendant ce temps, les autres dégustaient leur soupe sans un bruit, appréciant l'onctuosité et la richesse du potage, savourant le plaisir de pouvoir en profiter pleinement, sans les piques de leur aïeule. Brian, s'amusait presque de la tournure des événements. Sa tante était en forme, visiblement, et ce connard de Craig passait un mauvais quart d'heure. Le repas s'annonçait bien. Il était prêt à livrer deux ou trois rounds si la vieille décidait de s'intéresser à lui.

Mais elle était maintenant passée à Katja, la compagne russe de Craig, filant une audacieuse métaphore mettant en parallèle les possibilités intellectuelles de la jeune fille et celles de certaines espèces animales des colonies britanniques. Le regard désespérément vide de la belle écervelée était un encouragement permanent pour Abigaël Cheddarton. La pauvre fille de l'est ne comprenait qu'un mot sur trois, pour ne rien arranger, et elle cherchait désespérément dans le regard de son compagnon un peu de soutien qu'il semblait lâchement décidé à lui refuser, trop heureux d'avoir pu

s'en sortir à relativement peu de frais. Bien entendu, tout le monde avait le nez plongé dans son assiette. Gladys avait servi le veau Orloff, accompagné simplement d'une jardinière de légumes et d'une petite sauce à la moutarde. C'était tout simplement exquis, et ce plat à lui tout seul justifiait ces affres.

Cependant, au fil du repas, Brian nota un changement dans l'attitude d'Abigaël Cheddar. Cette dernière avait peu à peu abandonné ses manières policées et son humour pince-sans-rire, pour des propos bien plus proches de l'insulte. Elle paraissait en colère, ce qui ne lui ressemblait pas. Elle était d'ordinaire maîtresse de ses pulsions sadiques, qu'elle exprimait sans retenue pour se divertir. Il y avait autre chose, aujourd'hui. Une envie de faire plus mal, un vrai mépris dans chacune de ses réflexions. Le jeune homme jeta un œil furtif vers Stuart pour voir si son cousin avait senti cet étrange basculement. Tel un serpent, sa tante perçut ce mouvement et intervint.

- Quoi, mon neveu ? Je vous choque ? Vous ne trouvez pas que cette fois-ci, Craig nous a ramené un rare spécimen de mollusque, avec sa russe ? Enfin, lui, au moins, il nous ramène régulièrement du monde. Quantité ne signifie jamais qualité, surtout dans ce domaine, mais quand même. Alors que vous, je ne me souviens pas vous avoir jamais vu ici avec une quelconque compagnie.

Brian inspira profondément. C'était son tour, qui arrivait. Il n'avait pas l'intention de s'en laisser compter, ce soir. Heureusement, il avait fini son assiette et l'excellence du veau l'avait requinqué.

- Ma tante, vous comprendrez bien que si je tiens assez à quelqu'un pour lui offrir mon lit, je ne lui imposerai jamais le douloureux moment que constitue un séjour en votre compagnie.
- Quel dommage. Je me serais fait une joie de la rencontrer, cette étrange personne. Ou le rencontrer, d'ailleurs. Comment savoir, avec vous ? Vous me ramèneriez un singe de Sumatra que je ne serais pas plus surprise que cela.
- Un singe de Sumatra ferait un hôte bien trop civilisé pour la fange qu'est devenue votre petite cour, ma tante.
- Petite cour que vous ne manquez jamais de rejoindre, consciencieusement, plusieurs mois dans l'année sans scrupule ni remords, pour profiter de ma demeure et de mes sous.
- Je n'ai jamais vu la couleur de votre or, ma tante. Et il serait criminel de ne pas profiter des délices de Gladys tant qu'ils nous sont offerts. Mais je vous concède qu'accepter votre compagnie et celle des Tartuffe qui vous entourent ne m'honore pas. Que voulez-vous, la chair est faible, quand les nourritures sont exquises.

Cette petite joute aurait pu se poursuivre jusqu'à l'arrivée du dessert, mais Julia, que cette agressivité semblait bouleverser, intervint, à la surprise de tous les convives. Elle cria presque, comme hystérique.

- Mais vous ne pouvez pas nous laisser tranquille ? Vous êtes si méchante, ce soir ! Plus que d'habitude. C'est trop dur, je n'en peux plus. J'ai envie de pleurer.

Elle semblait désespérée comme un enfant. Brian ne s'était peut-être jamais rendu compte à quel point sa cousine ne disposait pas de toutes ses facultés mentales. La patriarce, par contre, en avait parfaitement conscience, et cette intervention sembla la combler d'aise. Elle dévoila un sourire carnassier qui n'aurait rien de bon pour la pauvre femme qui avait osé se rebeller.

- Oh, ma chère petite. Je suis désolée. Vous souhaitiez qu'on parle des vôtres, d'amours ? Je dois vous avouer que j'ai peine à me souvenir d'une quelconque aventure vous concernant. De mémoire, vous avez toujours été seule, depuis votre enfance, et à part quelques chats malades, je crains qu'aucune créature n'ait jamais souhaité s'approcher de vous assez près pour pouvoir sentir les dessous de vos robes.

Les larmes roulaient sur les joues rougies de Julia. Elle ne savait que répondre, et s'étranglait avec ses propres sanglots. La vieille, elle, jubilait. Elle tenait sa proie, et ne la lâchait pas.

- Ne vous étouffez pas comme ça, on dirait une tomate trop mûre. Et regardez la vérité en face. Vous avez plus de chances de devenir impératrice de Russie que d'amener un garçon sous la couette. Vos parents eux-mêmes, paix à leur âme, m'ont avoué un jour qu'ils avaient fait le deuil de vous marier. Et vous n'aviez que six ans, portant. Dieu que vous étiez déjà vilaine. Gentille, travailleuse, serviable, mais d'une laideur !!!

Stuart jugea que la Lady dépassait les bornes qu'elle avait pourtant placées très loin.

- Ma tante, je vous prie d'arrêter. Vous savez parfaitement que Julia ne peut entendre de tels propos, et ne peut y répondre. Cet acharnement ne vous honore pas.

Lady Cheddarton prit un air faussement surpris.

- Suis-je la seule à trouver qu'elle ferait peur à un Grizzli ?

Craig, que le courage de son frère avait galvanisé, prit à son tour la défense de sa sœur, pour la première fois depuis des années.

- Oui, ma tante, arrêtez tout de suite, ou nous quitterons la table. Julia est trop fragile pour subir ça.

Abigaël Cheddarton se tut, scruta attentivement chacun des convives d'un air mauvais, et, d'une voix sifflante et désagréable, poursuivit sa diatribe.

- Bande de rats ! Vous vous rebellez ? Craig, tu vas quitter la table ? Mais je n'attends que ça, petit merdeux. Tu n'auras jamais les couilles de le faire. Quitte cette pièce, et tu renonces au maigre espoir de toucher ma fortune. Pareil pour chacun d'entre vous. Vous croyez que je ne sais pas que vous me haïssez tous ? Que vous venez régulièrement ici passer les pires moments de votre existence pourtant déjà bien moche à m'écouter religieusement vous humilier sans relâche, dans le seul but d'être bien sur mon testament au moment où je crèverai ? Vous êtes pathétiques ! La plus grande bande de faux culs, de lâches et de lombrics que cette Terre ait jamais portés. J'ai honte d'être de votre sang. Vous ne méritez que mépris et dédain. Vous n'aurez plus rien de moi, vous entendez ? Plus rien. Dès demain, je demanderai à Gladys de convoquer Maître Strudgis, pour m'assurer que ma fortune ne puisse jamais profiter à l'un d'entre vous. J'aurai du le faire depuis longtemps, mais j'ai souvent caressé le rêve de finalement trouver un intérêt quelconque à votre compagnie. Je me rends compte que j'ai été bien naïve. Trop gentille, sûrement. Mais ma générosité s'arrête ce soir, à l'instant. Je vous demande de quitter la table, immédiatement. Je me ferai

servir le dessert dans ma chambre. Vous, je pense que vous avez suffisamment mangé pour ce soir. Pour votre vie, même.

Lady Cheddarton ponctua cet incroyable discours d'un petit crachat dans son assiette, qu'elle avait peine entamée. Elle jeta un regard de défi à sa famille, puis attendit. Personne n'osait broncher, tous attendait la suite. Mais quelle pouvait être cette suite ? Un éclat de rire ? Des excuses ? Une nouvelle bordée d'insultes ? Non, une seule issue, la fuite. Stuart amorça le mouvement, suivi de Brian, Craig et Katja. Robert et sa femme Myriam semblaient hésiter, le vieil homme jetant à sa sœur des regards suppliants. Il ne savait que faire. Il pressentait que s'ils quittaient la table, ils ne s'y rassiéraient plus jamais. Mais avaient-ils le choix ? Finalement, ils se levèrent dans un grand soupir et quittèrent la pièce, penauds. Julia ne bougeait toujours pas. Elle sanglotait toujours. Dans une expiration excédée, c'est Abigaël Cheddarton qui se leva pour rejoindre sa chambre, laissant sa nièce seule et désemparée par la tournure et la violence des événements.

.....

Gladys se leva aux aurores, comme à l'accoutumée. Le psychodrame de la veille l'avait empêché de bien dormir, et elle ne se sentait pas en grande forme. Elle se leva avec difficulté. Ses cinquante années de service à Greytowers se faisaient de plus en plus cruellement sentir. Elle se rafraîchit rapidement, enfila ses vêtements frustrés et descendit aux cuisines préparer le petit déjeuner de sa maîtresse. La châtelaine n'avait pas un grand appétit, et se contentait le matin de quelques tartines à la confiture, avec un bol de lait. Mais elle était matinale, et Gladys n'arrivait jamais en retard. Elle prépara un plateau et le monta à la chambre. Elle frappa à la porte, mais n'obtint pas de réponse. La vieille bique dormait encore. La situation était inédite, plongeant la domestique dans un océan de perplexité. Elle redonna quelques coups timides sur le grand panneau travaillé en chêne. Si Lady Cheddarton n'était pas encore réveillée, peut-être n'apprécierait-elle pas cette intrusion. Et il ne faisait pas bon énerver la patriarche de si bon matin. Gladys posa donc son plateau sur une commode dans le couloir, et décida revenir plus tard.

Une bonne heure s'était écoulée quand elle recommença son manège. Toujours pas de réponse. Il était désormais près de neuf heures du matin, et ce silence devenait inquiétant. Gladys décida de frapper plus franchement. Et tant pis si elle réveillait sa maîtresse. Elle donna de puissants coups de poing dans la porte. Rien.

- Lady Cheddarton ? Il est presque neuf heures. Vous allez bien ?
- Que se passe-t-il, Gladys ?

La servante sursauta et se retourna pour découvrir Brian, qui avait visiblement été tiré de son sommeil par cette agitation matinale. Il avait les yeux rougis et portait encore son pyjama.

- Monsieur Brian, je m'inquiète pour votre tante. Elle ne répond pas.

Brian l'écarta sans ménagement et tambourina à son tour, avec bien moins de précaution.

- Tante Abigaël, ouvrez-nous. Il est neuf heures, et Gladys a déjà réveillé tout le château. Alors sortez de votre lit et rassurez la, s'il vous plaît.

L'absence de réaction devenait intrigant. Le jeune homme tourna la poignée pour entrer. La porte était fermée de l'intérieur. Il colla son oreille au panneau de chêne. Aucun bruit. Il haussa encore le ton de quelques décibels.

- Tante Abigaël, si c'est encore une de vos cruelles plaisanteries pour torturer cette pauvre Gladys, ce n'est pas drôle. Je vais enfoncer la porte, si vous ne sortez pas.

Joignant le geste à la parole, il fit signe à la domestique de s'éloigner, prit trois pas d'élan et fonça, épaule en avant. Le chambranle explosa sous le choc, et Brian s'étala de tout son long à l'intérieur de la chambre. Il se releva avec difficulté, pour apercevoir sa tante, allongée dans son lit, immobile. On aurait pu croire qu'elle dormait, apaisée. Si ses draps n'avaient pas été maculés de sang...

.....

Reginald Stinson observait la scène avec attention. Son œil perçant analysait chaque détail de la pièce, selon la méthode qui l'avait rendu célèbre dans toute l'Angleterre : du recul, du sang froid, et de la patience. Beaucoup de patience. Car, comme il aimait à le penser, tout ce dont il avait besoin pour résoudre ce petit mystère était sous ses yeux. Il fallait juste distinguer l'essentiel du superflu, et la vérité apparaîtrait comme par miracle. Tout le monde voyait, peu de gens regardaient.

Il avait été mandaté en urgence dès l'annonce de la mort d'Abigaël Cheddarton. Le commissaire Crownwich, chef de la police d'Exeter et ami de longue date, le sachant par chance en vacances dans la région, n'avait bien évidemment pas manqué de demander son aide. La Lady était une des personnes les plus fortunées d'Angleterre, et son décès avait semblé suffisamment suspect pour justifier la présence du plus grand expert criminel du royaume sur place. Celui-ci n'avait émis aucune objection à aider les forces de l'ordre locale. Et c'est pourquoi il trainait en cette fin d'après midi sa petite silhouette rondouillarde au 2^{ème} étage de l'aile ouest du château de Greytowers. A sa demande, le corps n'avait pas encore été déplacé, ce qui n'allait pas manquer de poser bientôt problème au vu de la chaleur presque caniculaire qui régnait sur le Dartmoor en ce mois de juillet. Il avait demandé qu'on le laisse seul. Il s'imprégnait désormais de l'atmosphère de la pièce, tous ses sens tournés vers la seule quête de la vérité.

Il s'approcha du lit, et regarda le corps de Lady Cheddarton. Elle avait visiblement craché beaucoup de sang avant de mourir. Ceci corroborait les soupçons des policiers quant à un empoisonnement. Ça, et les résidus de cyanure de potassium trouvés autour du verre d'eau de la défunte, sur sa table de chevet. Pas le moindre doute. L'odeur était caractéristique. Tout laissait à penser que la drogue avait été versée dans la boisson de la défunte. Mais selon les premiers rapports que Reginald Stinson avait pu lire, les détails ne collaient pas entre eux. Et selon l'adage du vieux détective, quand les détails ne correspondaient pas à la réalité, c'est que la réalité n'était pas celle que l'on croyait.

Il reprit son petit carnet dans lequel il avait consigné les notes de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le sergent Puddington, le policier qui avait procédé aux premiers interrogatoires.

Lady Cheddarton était montée dans sa chambre peu avant neuf heures. Le dîner avait été particulièrement animé, et les convives s'étaient quittés en fort mauvais terme. La châtelaine était elle-même d'une humeur massacrant. Elle avait décidé de se faire servir son dessert dans ses appartements. Gladys Fudges, sa domestique, lui avait amené une mousse à la framboise, que la

vieille dame avait dévoré, avant de congédier sa suivante et de se coucher. Plus personne ne l'avait vu vivante.

Le détective referma son carnet et s'approcha de la table de chevet. En effet, on pouvait observer sur les rebords du verre d'eau, ainsi que partout autour, des traces de poudre blanche, le poison. Celui qui l'avait mis là ne s'était pas embarrassé à faire attention. Stinson était perplexe. Il regarda à nouveau le cadavre. Les lèvres et les ongles violacés ne laissaient guère de doute. Elle avait bien ingéré du Cyanure de potassium. Mais comme ça ? Dans son verre ? Sans se rendre compte de rien ? Certes, c'était la nuit. Mais le mode opératoire soulevait trop de questions. Et la première, la plus importante. Qui, et comment, avait pu mettre une telle quantité de poison dans son verre à son insu ? Non, décidément, ça ne collait pas. Il allait devoir interroger les résidents du château, et, surtout, cette Gladys, qui semblait être la dernière personne à avoir vu sa maîtresse vivante.

Sir Reginald Stinson la fit convoquer par un agent qui gardait la porte. Moins de trois minutes plus tard, la domestique entra dans la pièce. C'était une petite vieille dame rondouillarde, peu encline aux grands éclats de rire et à la frivolité. Elle était au service des Cheddarton depuis presque toujours, et ne semblait pas concevoir la vie hors des enceintes de Greytowers. Elle avait visiblement beaucoup pleuré. Le détective vit rapidement qu'il ne fallait pas trop la brusquer aujourd'hui. Qu'il valait mieux ne jamais la brusquer, de manière générale. Il décida de faire au plus vite, esquivant les questions classiques sur l'identité et les fonctions de la servante ici. Il avait déjà eu ces réponses par les officiers de police.

- Bonjour, Madame Fudges. Je suis le détective Stinson. J'ai été mandaté pour déterminer ce qui s'est passé ici cette nuit. Pouvez-vous me raconter rapidement votre soirée ? Et celle de Lady Cheddarton, par la même occasion ?

Gladys acquiesça en silence, s'essuyant les yeux brillants d'un revers de la manche. Stinson nota un solide accent campagnard.

- Bah, ça a été une soirée difficile, c'est sûr. La Lady, elle s'est chamaillée avec les autres, au dîner. Pourtant, j'avais fait un rôti, elle adore ça. Mais elle n'a même pas voulu manger son dessert avec les autres. Une mousse de framboise. Sa préférée. J'ai dû lui servir dans sa chambre. Elle a tout dévoré. Et après, elle m'a demandé de sortir. Elle voulait se coucher. Elle était très fatiguée. La dispute, sûrement
- Et vous connaissez la raison de la dispute ?
- Ah, non, faudrait demander à ceux qui étaient à table avec elle.
- C'est ce que je vais faire, oui. Mais revenons aux derniers moments où vous êtes restée avec votre maîtresse. C'est vous qui lui avez versé son verre d'eau, sur la table de chevet ?
- Ah non, je lui apporte juste la carafe, et c'est tout. Enfin, d'habitude. Hier, elle m'a fait goûter l'eau. Elle m'a dit qu'elle voulait s'assurer que ces chacals n'allaient pas essayer de la tuer.

L'interrogatoire se poursuivit encore quelques minutes. Stinson finit par reconstituer la soirée. Lady Cheddarton, après s'être assez violemment disputée avec sa famille, était montée dans sa chambre. Gladys lui avait apporté son dessert. Elle avait demandé à sa domestique de goûter son eau, soupçonnant éventuellement un acte malveillant. Bien évidemment, Gladys n'avait rien remarqué, soit dans l'eau, soit sur le verre. Lady Cheddarton avait ensuite congédié sa servante, et s'était couché. La cuisinière ne l'avait pas revu avant le matin.

- Et la mousse à la framboise ? Vous l'avez goûtée ?

Gladys s'arrêta, surprise.

- Non, monsieur. Pourquoi cela ?
- Le poison aurait pu être dedans. Où était cette mousse, avant que vous ne la montiez à Madame ?
- Bah, à la cuisine. Je l'avais préparé dans l'après midi, comme d'habitude.

Stinson réfléchit quelques secondes. Un scénario commençait à se mettre en place. Problème ? Il avait d'un coup trop de suspects. Il devait impérativement interroger les convives du repas. Il demanda à la domestique de faire venir Brian Sterling, le neveu de la morte, qui était entré en premier dans la chambre le matin.

Ce dernier arriva moins de cinq minutes plus tard. Visiblement, il s'attendait à être convoqué, et ne semblait pas du tout perturbé par tout ce manège. Il n'était en tous cas pas du tout affecté par la mort de sa tante. Il répondit sans problème à l'interrogation du détective.

- Je n'aimais pas ma tante. Je ne vais pas vous le cacher, vous le découvrirez facilement, de toute façon. Elle était méchante, cruelle et manipulatrice. Nous étions tous là pour essayer de récupérer l'héritage. Les autres ne vous l'avouons jamais, mais ils la détestaient tout autant que moi. Peut-être plus, parce qu'ils se sentaient obligés de jouer la comédie de l'amour familiale, ce qui les conduisait à encore plus de courbettes forcées et d'humiliation.

Stinson nota tout ceci avec intérêt. La famille de Lady Cheddarton avait l'habitude de venir passer du temps à Greytowers, chaque année. Cette cour était la cible ses brimades souvent cruelles. Tous avaient l'habitude de ces saillies acérées, mais le repas de la veille avait été encore plus agité que d'habitude. Certains avaient osé se rebeller, et la châtelaine avait menacé de modifier son testament pour les déshériter, dès le lendemain. Brian Sterling s'en amusa avec mauvais goût.

- Et quelques heures plus tard, hop, assassinée. Si ça, ce n'est pas un solide mobile, je ne m'y connais pas.

Stinson lui lança un regard sévère. Mais le jeune homme avait raison. Cela ne saurait être un hasard. Restait le problème de l'héritage.

- Et ce testament, aujourd'hui, il ressemble à quoi ?

Sterling haussa les épaules.

- Alors ça, mystère. On n'a jamais su. On suppose qu'on est dessus, mais ce n'est pas sûr. Il faudra demander à maître Strudgis, son avoué, qui gérait ses affaires. Il a un cabinet à Exeter.

Le détective nota le nom. Il devrait rendre visite à cet homme le lendemain, pour éclaircir ce point. En attendant, il devait découvrir ce qui s'était passé durant ces dernières 24 heures. Quand Brian avait enfoncé la porte, le désordre s'était abattu sur cette demeure. Le jeune homme était bien incapable de lui dire maintenant qui s'était succédé au chevet de la défunte. Tous les membres de la

famille avaient défilé un par un, pour constater le décès – enfin, s’assurer qu’elle était bien morte, d’après Sterling.

- Brian, vous êtes allé en cuisine, hier, après le repas ?

Le jeune homme fut surpris de la question.

- Oui. Je suis allé me servir un bol de mousse à la framboise, vu que Gladys nous a dit qu’elle allait servir sa part à ma tante directement dans sa chambre. Je ne voulais pas rater un tel délice, et je me suis permis d’en prendre.
- C’était avant que Gladys ne monte son dessert à Lady Cheddarton ?
- Oui, je suppose, puisque le plat était intact à ce moment là. Mais je ne suis pas le seul à avoir eu la même idée, puisque j’ai croisé Robert, aux cuisines, et que Craig m’a dit avoir fait la même chose.

La plupart des héritiers contrariés avaient eu l’idée de se rendre aux cuisines prendre de la mousse de framboise peu avant que Gladys n’en monte une part à la vieille dame. Ceci était aussi curieux que troublant.

Stinson renvoya Sterling après quelques dernières questions. Il devait rencontrer les autres, avant de se faire un avis définitif sur cette affaire sordide. Il commençait à entrevoir la vérité. C’était à la fois simple, et très tordu. Ce soir, tout serait réglé. Il se le promit. Et il n’était pas homme à ne pas tenir ses promesses. Surtout celles qu’il se faisait à lui même.

.....

Stinson avait convoqué les membres de la famille de Lady Cheddarton dans le grand salon pour vingt heures. Il avait également insisté pour que Gladys soit présente. Il avait promis de dévoiler à cette occasion l’entière vérité sur le meurtre de l’honorable châtelaine. Tous attendaient ses révélations avec intérêt, et un peu d’inquiétude, également.

Le détective arriva alors que la grande horloge sonnait son huitième coup. Il alluma sa célèbre pipe à long tuyau, et aspira goulument quelques bouffées, en silence. De sa main gauche, il lustrait ses petites moustaches en regardant attentivement chacun des invités. Finalement, il brisa le silence.

- Avant tout, merci à tous d’être là. Vous allez vite comprendre que votre présence à tous était nécessaire, pour élucider ce sordide mystère qui nous réunit ce soir.

Julia étouffa un petit cri qui fit sursauter tout le monde. Son syndrome de Tourette. Myriam tapota son genou pour la calme. Ils étaient tous à cran. Stinson lui jeta tout de même un regard noir avant de reprendre, sans la quitter des yeux.

- Comme vous le savez, Lady Cheddarton est morte cette nuit, assassinée. Cyanure de potassium. La question est : lequel d’entre vous l’a tué.

Un tollé de protestation accompagna cette introduction. Robert se leva pour jurer qu’il n’y était pour rien du tout, Craig s’offusqua qu’on puisse le soupçonner, Katja qui ne comprenait rien, jetait autour d’elle des regards circonspects, Julia recommença à pousser de petits cris perçants, pendant que

Stuart et Brian semblaient s'amuser de la situation. Le petit détective leva une main autoritaire pour rétablir le silence.

- S'il vous plait, messieurs dames, je n'ai encore accusé personne. Cependant, soyons logique. La vieille dame a été tuée durant la nuit, et les seules personnes présentes alors au château sont également présentes ce soit dans cette pièce. CQFD. De plus, vous avez tous un bon mobile, suite à la dispute du dîner, et à la menace formulée par Lady Cheddarton de vous déshériter.

Cet exposé ramena le calme dans la pièce. Ils se regardaient tous maintenant avec suspicion, mais sans animosité. Après tout, celui ou celle qui avait fait cela leur avait rendu un fier service, à tous. Brian prit la parole.

- Nous avons bien conscience de cela, Lord Stinson. Mais nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés pour autant. Vous savez qui a versé dans le verre le poison qui a tué ma tante ?
- Oui et non, Mr Sterling.

Devant leurs regards, et visiblement satisfait de son effet, il continua.

- Oui, je sais qui a versé le poison dans le verre. Mais non, ce poison n'a pas tué votre tante.
- Vous m'étonnez, Sir.
- Rien que de très logique, comme toujours. Votre tante, très suspicieuse et prudente, a demandé à Gladys de goûter son eau. Comment imaginer, ensuite, qu'elle n'ait pas remarqué les traces de poudre dans et autour de son verre ? De plus, qui aurait pu mettre le poison dedans, et quand ? Après que la servante ait quitté la pièce ? Impossible, Lady Cheddarton a fermé derrière elle, et personne n'a pu pénétrer dans cette chambre avant Mr Sterling et son vigoureux coup de bélier du lendemain matin. Non, impossible.
- Mais ce cyanure n'est pas apparu par magie, quand même.
- Non. Mais il n'y a qu'une seule explication envisageable. Le meurtrier, pour brouiller les pistes, est revenu sur les lieux de son crime après la découverte du corps, et a à ce moment là versé le poison dans le verre et sur la table de chevet. Il n'avait plus besoin de faire attention ce que ces traces ne se remarquent pas, puisque son but était justement que je sois convaincu que ce poison avait entraîné la mort.

Stuart, qui semblait jusque là assez indifférent au discours du détective, rebondit sur ces dernières paroles.

- Et ce n'est pas le cas, d'après vous. Pourquoi ce subterfuge ?
- Pour camoufler l'origine réelle de la mort : la mousse à la framboise.

Gladys ne put retenir son cri.

- Ma mousse à la framboise ? Mais elle était très bonne, cette mousse. Je l'ai faite moi-même dans l'après midi. Je l'ai goûté, et je n'ai pas eu de souci.
- En effet, Mme Fudges. Tout ceci, dans l'après midi. Mais au moins trois personnes ici ont déjà reconnu être allées en cuisine après le repas, avant même que vous ne vous y rendiez vous-même pour servir à votre maîtresse une part. Je crois que tous y allaient dans une idée bien précise : empoisonner votre maîtresse, pour l'empêcher de modifier son testament le

lendemain. Mais sachant que son manège serait démasqué très rapidement, le meurtrier a cru bon de détourner l'attention des forces de l'ordre avec ce maladroit stratagème du cyanure versé dans le verre d'eau. C'est ainsi que tout s'est passé.

Brian se leva en riant.

- Mr Stinson, je fais partie des grands suspects, là ? mais, vous n'avez pas l'ombre d'une preuve. Lequel d'entre nous a-t-il pu faire ça ? Et pourquoi ça ne serait pas Gladys, après tout ? Elle doit être sur le testament aussi, vu ses années de service ici. C'est elle, qui dit avoir goûté l'eau, en plus. Et c'est la dernière à avoir vu ma tante vivante.

Gladys posa la main sur son cœur, outrée d'une telle accusation. Stinson l'arrêta avant qu'elle ne se lance dans une grande tirade vertueuse.

- Bien sûr, Mr Sterling, que Mme Fudges est sur la liste, elle aussi. Comme les autres, d'ailleurs. Comme vous tous ici.

Myriam, qui s'occupait depuis le début de son infernal petit roquet, s'agaça soudainement.

- Vous allez arrêter ce sketch ? Si vous savez qui a fait ça – et puisse Dieu l'en remercier, en passant – dites le nous, arrêtez le, et laissez nous partir. Nous devons certainement régler des affaires avec l'avoué de cette vieille peau.

Tout le monde fut d'abord très surpris. Ils n'avaient pas l'habitude d'entendre la voix de la femme de Robert. Et ils ne la connaissaient pas si cynique et frondeuse. Mais ils étaient bien évidemment d'accord avec elle. Il fallait en finir. Dans un mouvement mille fois déjà exécuté, Stinson leur tourna le dos, puis, se retourna brusquement d'un air accusateur.

- Mais vous l'avez tous tué ! C'est la logique même. Aucun d'entre vous n'aurait pu prendre le risque d'empoisonner la mousse, sans prévenir les autres. Si quelqu'un avait voulu se servir une part de dessert pendant la nuit, ou si Gladys avait finalement proposé de son délice à d'autres invités, le lendemain ? Il fallait, pour que le plan se déroule parfaitement, que tous soient au courant, et évite la mousse. Les restes ont d'ailleurs disparu, et je suis convaincu que vous les avez fait disparaître pour nous empêcher de prouver votre implication commune.

Le doigt du détective allait d'un convive à l'autre, renforçant tout le poids théâtral de cette révélation si inattendue. Stuart haussa les épaules, incrédule.

- C'est idiot. Si on avait tous été au courant, on aurait simplement mis le cyanure dans la part de mousse que Gladys a montée à l'étage, au lieu d'empoisonner tout le plat, pour faire disparaître les restes, ensuite.

Stinson le foudroya du regard.

- Bon, alors, c'est ce que vous avez fait. Il n'y a peut-être jamais eu de plat de mousse à la framboise, juste cette assiette à destination de votre tante, dans laquelle vous avez versé le cyanure.

Craig intervint à son tour.

- Bah non. On ne pouvait pas savoir que notre chère hôtesse allait faire une telle crise. On était censés le manger tous ensemble, ce dessert.

Le détective sentait la moutarde lui monter au nez. Ces imbéciles étaient en train de gâcher son grand moment dramatique, avec leurs objections.

- Peu importe. Après ce repas, vous avez empoisonné le dessert de Lady Cheddarton, ensemble. C'est la seule explication logique. Une fois qu'on a éliminé l'impossible, ce qui reste, aussi improbable que cela soit, doit être la vérité, comme disait le grand Sherlock Holmes.

Brian ricana, comme à son habitude.

- Ouais, des grands mots. Que du vent. Vous croyez qu'en cinq minutes, on a réussi à tous se mettre d'accord pour tuer notre aïeule, sans que personne ne s'y oppose, ou éprouve le moindre remord ? Même Gladys ? On ne parle pas d'organiser une cueillette de champignons, là, mais de tuer quelqu'un, et de risquer la peine de mort.

La belle assurance de Stinson se fissurait, alors que Stuart en remettait une couche.

- Surtout qu'on n'est pas tous aussi stupides que Katja ou Julia. Pourquoi est-ce qu'on aurait choisi de la tuer comme ça, en sachant pertinemment que l'un d'entre nous serait accusé ? On était seuls dans le château, on aurait pu s'arranger pour que ça ressemble à une mort naturelle, ou tout au moins se fournir des alibis. Là, on aurait été sacrément idiot de s'en tenir au scénario que vous décrivez.

La cacophonie avait envahi l'air ambiant. Tous criaient, clamaient leur innocence. Le petit clébard jappait hystériquement, tandis que Julia l'imitait. Stinson était désormais tout penaud, au milieu de la pièce, les épaules tombantes. Plus personne ne faisait attention à lui. Il avait espéré un triomphe théâtral, mais devait reconnaître qu'ils avaient raison. Son scénario était complètement farfelu. Rien ne s'était passé comme cela. Craig lui tapota sur l'épaule, d'un geste presque amical.

- Allons, mon vieux, ne vous mettez pas dans un état pareil, on va le démasquer, votre tueur. Vous aviez raison sur un point, c'est forcément l'un d'entre nous.

Ils se sentaient tous obligés de remonter le moral du vieux détective, même s'ils commençaient désormais franchement à douter de ses capacités réelles de déduction. Mais il était tellement désespéré qu'il faisait franchement pitié. Brian reprit la parole, au nom de tous.

- Bon, alors, qui d'entre nous a eu le cran d'en finir avec elle, alors ?

Tous jurèrent qu'ils étaient innocents. L'un d'eux mentait forcément. Mais qui ? Ils se regardaient avec animosité. Certes, le meurtrier les avait débarrassés de la vieille peau de bique, mais il avait aussi lancé les flics à leurs trousses. Et bien malin qui pourrait déterminer l'identité de l'empoisonneur. Le coupable allait devoir avouer, il n'y avait pas d'autres solutions.

.....

Dans sa tombe, on aurait dit que Lady Cheddarton souriait. Elle avait quitté cette vie assez contente d'elle. Elle ne supportait plus son existence, de toute façon. Et elle haïssait viscéralement ces cafards

qui lui servaient de famille. Aussi, lorsqu'elle avait fermé la porte de sa chambre et soigneusement renversé du cyanure dans son verre et sur sa table de chevet, elle s'était dit qu'elle était quand même une sacrée garce. Et elle avait quasiment éclaté de rire en avalant le reste de la poudre. Elle avait juste regretté de ne pas voir leurs têtes quand ils verraient qu'elle avait légué toute sa fortune au couple de canaris de ses voisins, les Mc Druff. Elle les ferait chier jusqu'à bout !

LA RECETTE #1: Velouté d'asperges

- Préparez les asperges : coupez la partie dure (testez différentes zones de l'asperge, jusqu'à trouver l'endroit où ça se coupe sans effort) et épluchez à l'économe
- Préparez une casserole avec la moitié d'eau et la moitié de lait. Rajoutez un oignon, quelques gousses d'ail épluchées et deux bouillon cube de légumes. Mettre sur le feu. Surveillez bien. Nettoyez vos plaques, parce que vous n'avez pas assez bien surveillé et que votre lait a débordé. Remettez à chauffer.
- Faites cuire vos asperges environ 15 minutes. A l'aide d'un écumoir, sortez les (avec l'oignon et l'ail, pendant qu'on y est) et mettez les dans le mixeur, avec un peu du jus de cuisson. Mixez et mettez de côté.
- Dans une grande casserole, faites fondre le beurre, rajoutez la farine, en mélangeant bien au fouet. Vous devez avoir une pâte assez granuleuse au fond de votre casserole. Rajoutez petit à petit des louches de jus de cuisson, tout en mélangeant bien au fouet, pour avoir un mélange onctueux et homogène. Vous devez arriver à une consistance un peu plus liquide que celle que vous aimeriez manger.
- Rajoutez la mixture d'asperge, vérifiez l'assaisonnement (on n'a pas encore mis de sel et de poivre, hein).
- Servez, en parsemant de cerfeuil haché

Ingrédients (pour 4 belles assiettes) :

- 1kg d'asperges blanches
- 1 litre de lait
- 1 litre d'eau
- 2 bouillons cubes
- 1 oignon
- 4 gousses d'ail
- 100g de beurre
- Farine (je ne sais pas combien ça fait, en grammes)
- Une botte de cerfeuil



LA RECETTE #2: Roti de veau Orloff

- Prenez votre rôti et enlevez ficelles et bardes, pour le laisser tout nu
- Coupez de larges tranches de 1cm environ. Mais, ATTENTION, ne coupez pas complètement les tranches, arrêtez vous 3 cm avant.
- Entre chaque tranche, mettez une tranche de bacon, une tranche de gruyère, une tranche d'oignon et une de tomate.
- Reconstituez le rôti et ficelz le bien.
- Mettez le dans un plat, salez, poivrez, et arrosez d'un filet d'huile d'olive.
- Dans une casserole, mélangez vin blanc, eau et fond de veau. Portez à ébullition.
- Mettez le mélange dans le fond de votre plat, et enfournez le tout pour 1h à 180° degré (vous pouvez recouvrir le rôti d'un papier alu pour les 20 dernières minutes, si le cœur vous en dit.
- A la fin de la cuisson, vous n'avez plus qu'à finir de découper les tranches et faire réduire un peu le fond de sauce
- Servez avec flageolets et haricots verts frais.

Ingrédients (pour 6 personnes)

- Un rôti de veau de 1kg
- 6 tranches de gruyère (ou comté, ou cheddar, enfin, suivez votre inspiration)
- 6 tranches de bacon (ou lard, ou jambon cru, suivez votre inspiration)
- Une tomate en tranche
- Un oignon en tranche
- Un verre de vin blanc
- du fond de veau



LA RECETTE #3:

Mousse à la framboise

- Mixez les framboises, les passez au chinois (en appuyant bien dessus avec une grande cuillère, par exemple) pour enlever les petits grains
- Faire chauffer légèrement avec du sucre et 3 feuilles de gélatine, que vous aurez au préalable plongé dans de l'eau froide 5 minutes. Mettez de côté.
- Dans le bol de votre robot (que vous aurez mis au frigo une heure ou deux, pour qu'il soit bien froid), mettez la crème fleurette bien froide, avec sucre et sucre vanillé. Commencez à battre le tout, à vitesse 4 (si vous avez 5 vitesses. Si vous n'avez que 3 vitesses, inutile d'essayer de mettre sur 4), jusqu'à ce que vous ayez une belle chantilly, bien ferme (ça doit prendre entre 5 et 10 minutes)
- Tranquillement, doucement, mélangez votre chantilly avec les framboises mixées
- Mettez le tout dans des petits récipients (laissez parler votre imagination : vous pouvez rajouter des framboises entières, ou mettre un coulis au dessus, avec un peu de gélifiant, par exemple).
- Laissez une nuit au frigo
- Vous pouvez faire cette recette avec tout fruit, en adaptant un peu selon la consistance. C'est également délicieux avec des mangues, par exemple

Ingrédients :

- 300g de framboises (vous pouvez prendre des surgelées)
- Sucre (selon goût)
- 2 sachets de sucre vanillé
- 3 feuilles de gélatine
- 40 cl de crème fleurette

